

LA SEXUALITÉ, PAS SI SIMPLE D'EN PARLER !



Un dossier sur la sexualité, voilà un choix audacieux. Le sujet est tabou et pourtant incontournable. Sans être spécialiste, nous avons essayé d'en brosser un portrait.

Pour aborder ce sujet, nous avons fait le choix dans un premier temps d'un petit retour historique afin de nous donner quelques balises temporels. Nous aborderons ensuite les questions contemporaines autour de la sexualité : évolution des normes et perception par les jeunes seront au programme. Enfin, nous regarderons quel peut être le rôle de l'école et de nos mouvements d'action catholique sur ce sujet qui concerne chacun.

Un peu d'histoire.

Le petit historique de la sexualité que nous vous proposons est largement basé sur un article de Michel BOZON, sociologue de la sexualité.

La sexualité humaine est une expression de l'histoire et de la culture, elle est la seule à connaître cette relation à l'organisation sociale et une forme d'obligation à faire sens. Dans le règne animal, le comportement sexuel est uniforme et stéréotypé. Pendant longtemps, la sexualité et la reproduction humaine allaient de pair, dans des sociétés se reproduisant à travers l'alliance et la filiation. L'apparition du terme de sexualité, les savoirs qui la prennent pour objet (en premier lieu la médecine), l'expérience d'une réduction volontaire de la fécondité, de nouvelles attitudes en matière de rapports conjugaux et amoureux ainsi qu'une conception nouvelle de la différence des sexes fondée sur la biologie marque une première rupture dans la seconde moitié du XIXe. À l'époque classique (XVII et XVIIIe), la sexualité apparaît comme une pratique dans la construction de l'individu. Dans le même temps, la communauté locale, l'organisation de la famille et du mariage, la religion qui fixaient alors les normes déclinent. Les discours et savoirs sur la sexualité prolifèrent et se tourne davantage vers une mise en responsabilité et en cohérence de la vie sexuelle des personnes. Au tournant du XXe, la contraception est généralisée et la procréation n'occupe plus qu'un espace restreint.

AIMER,
C'EST
SAVOIR DIRE
JE T'AIME
SANS PARLER.

Procréation, hiérarchie des sexes et construction de la moralité.

La procréation peut être considérée comme le premier âge de la sexualité et participe de la construction et de la place respective de chaque sexe. Ainsi, les organisations sociales ont notamment pour principe fondamental l'ordre de la procréation. Dans beaucoup de cultures, existe ainsi un langage binaire et hiérarchisé pour traduire la différence des sexes. Françoise Héritier évoque ainsi que le corps et son observation sont à la base de cette dichotomie et qu'ainsi le féminin est toujours inférieur, en témoignent les métaphores expressives sur les organes qui sont perçus selon cette logique hiérarchisante.

La représentation des rapports sexuels permet de dire la domination. Ainsi, dans les sociétés à forte fécondité, les femmes ont une obligation sociale de procréer avec une part de vie entre 15 et 50 ans qui est consacrée à la reproduction. Celle-ci contribue ainsi à la construction traditionnelle des rapports de genre et à un traitement du corps des femmes en tant qu'objet.

Parmi les quelques dates marquantes de la normalisation du licite et de l'illicite dans le rapport à la sexualité, on peut noter au Ve siècle, les textes de Saint Augustin qui théorisent le refus de la concupiscence (désir) et du plaisir, restreignant l'activité sexuelle à la procréation. Une autre étape est celle de l'instauration au XIIIe siècle du mariage chrétien monogame et indissoluble qui entend une activité sexuelle restreinte au couple marié.

Enfin, l'entrée dans la sexualité est perçue comme une étape marquante de la construction sociale de la masculinité et de la féminité. La féminité est signe de fertilité, d'appartenance de la femme à un seul homme. Par cette mise en scène des rôles qu'elle prescrit, la sexualité définit des relations de dépendance entre homme et femme.



L'arrivée de la médecine.

On peut considérer comme un deuxième âge de la sexualité les tentatives pour penser un domaine autonome de la sexualité lié étroitement à des reformulations biologiques et à une remise en cause de l'ordre ancien. On assiste ainsi dans ce second âge à une transformation des représentations de la reproduction et du sexe. Elle est étroitement liée au seuil du XIXe siècle à une psychologie de la différence qui accompagne les évolutions biologiques. Cette psychologie correspond à des attendus de pudeur, de modération pour les femmes et a contrario de désir, d'agressivité et d'activité pour les hommes. Avec la philosophie des Lumières, les révolutions politiques et la révolution industrielle, les fondements de l'ancien ordre des choses s'ébranlent.

Au-delà de la médecine, c'est aussi les sentiments qui évoluent. Ainsi, commencent à émerger l'amour conjugal et la création d'une sphère de l'intime. Cela naît dès le XIIe siècle avec l'amour courtois en Occitanie qui au-delà du jeu aristocratique et littéraire donne aussi les conditions et les étapes d'une relation amoureuse. Au XVIII, l'amour devient ainsi un sentiment attendu entre conjoints, les raisons d'un choix. Un modèle qui deviendra la norme au XXe. Cette invention de l'amour conjugal s'inscrit dans un processus de création de l'intimité qui ira crescendo.

Cette brève parenthèse sur la naissance de l'amour dans le cadre des relations conjugales nous amène à la question du contrôle des naissances. Dans toute société, la baisse de la fécondité est liée à un contrôle des naissances implicite ou non qui est la condition et le résultat d'une transformation des rapports de genre et des attitudes à l'égard de la sexualité. Ce contrôle fait notamment sortir la sexualité et les rapports entre homme et femmes de l'évidence et de la nature.

Ce processus est historiquement apparu avant l'apparition des méthodes contraceptives modernes (stérilet, pilule, préservatifs, stérilisation) et a été enclenché un peu avant la Révolution Française pour s'étaler sur près d'un siècle avant le sursaut du baby-boom (1941 à 1964). Ce processus est à mettre en lien avec une transformation des acteurs, en lien avec les transformations socio-économiques, les progrès de l'hygiène et de la médecine et le développement de l'instruction et de la sécularisation de la société qui installent l'idée qu'il n'était plus possible ni nécessaire d'élever beaucoup d'enfants.

D'une volonté de savoir à une sexualité des individus.

Vers le milieu du XIXe siècle, l'abandon de l'ancien discours moral sur la chair va de pair avec l'émergence d'un langage spécifique de la sexualité en lien avec de nouvelles techniques disciplinaires de pouvoirs sur le corps (psychiatrie, psychologie, hygiène, médecine et première sexologie). Au milieu du XXe, apparaît une nouvelle sexologie dans laquelle la normalité sexuelle passe au second plan et elle prend pour principaux objets la question du plaisir et le fonctionnement conjugal.

Le plaisir est rationalisé et la sexologie clinique prend alors comme point de départ le cadre établi du couple, et décidé à coopérer comme point de départ d'un accomplissement sexuel. Dans les années 60, la rapide diffusion de la pilule contraceptive (mise au point en 1956) va parachever ce processus enclenché de dissociation de la sexualité et de la procréation puisqu'elle permet une programmation de la vie reproductive et une transformation de l'expérience sexuelle.

Le propre de la sexualité ordinaire devient ainsi d'être inféconde. La contraception médiale

contribue toutefois à réassigner les femmes de façon apparemment naturelle au domaine de la reproduction. L'apparition de l'épidémie du sida dès la fin des années 80 met à l'agenda la protection par préservatifs via de nombreuses campagnes de sensibilisation. Enfin, les années 90 voient l'introduction du Viagra et d'autres molécules chargées de stimuler l'activité sexuelle et contribuent ainsi à entretenir une vision traditionnaliste du désir masculin.

Désormais, avec le déclin du mariage, la sexualité a un rôle d'expérience sociale, des relations conjugales et affectives. L'échange sexuel fonctionne comme base et génère de nouvelles attentes sociales à l'égard de la sexualité. Celle-ci s'inscrit de plus en plus dans des valeurs de réciprocité et entre ainsi dans le mouvement qui depuis les années 70 prône l'égalité entre les femmes et les hommes dans la société.

A la fin des années 70, les revendications de fin des discriminations ont favorisé la visibilité et l'acceptation sociale croissante d'orientations sexuelles « différentes ». La reconnaissance du partenariat civil puis du mariage est hautement symbolique de cette ouverture.

Tous ces phénomènes sont accompagnés par l'émergence d'un nouveau régime normatif, c'est-à-dire que les sources d'informations et de normes diffusés en matière de sexualité sont passées d'institutions comme les communautés locales, la religion, l'organisation du mariage et de la famille aux médias, à internet, à la vulgarisation de la psychologie, à l'école, aux campagnes de préventions, etc. Cette prolifération de discours, parfois contradictoires amène un rapport de plus en plus réflexif à la vie sexuelle. Il perdure toutefois un standard normatif dans les représentations de la sexualité entre une sexualité féminine pensée dans l'affectivité, la relation, la conjugalité et une sexualité masculine pensée dans les besoins naturels, le désir individuel et le plaisir. Ces phénomènes perdurent car dans le monde social, bien qu'existe un égalitarisme de principe, les inégalités entre les sexes demeurent et cette hiérarchisation dans la sphère sexuelle peut traduire et justifier les inégalités entre femmes et hommes dans la sphère sociale.

En conclusion.

L'Histoire de la sexualité n'est pas une Histoire simple et il serait illusoire de penser qu'il y a une discontinuité entre les époques. La nôtre est marquée par un déclin de l'identification de la sexualité à la reproduction, à l'institution du mariage et à l'hétérosexualité. A l'instar des formes de la famille, il n'y a pas de vision unitaire mais plutôt une transformation et une diversification. Les savoirs, les représentations, les connaissances et les disciplines qui abordent la sexualité comme produit culturel et historique contribuent à modeler et modifier les scénarios culturels de la sexualité. Notre époque donne l'impression que cela s'accélère car la sexualité n'est désormais plus seulement une question morale mais elle est interprétée aussi comme une question de bien-être individuel et social. Il n'y a pas seulement un recul ou une libération des normes sociales mais plutôt une intériorisation et une individualisation. Les désirs et les plaisirs responsables sont perçus comme des droits, mais aussi des devoirs.

Une question de société.

L'accélération des savoirs et des discours autour de la sexualité pose de nombreuses questions aujourd'hui. On l'entend souvent, les représentations sexuées dans la publicité, dans les médias de masse sont nombreuses et parfois déconcertantes. Cette multiplication engendre une impression d'hyper sexualisation de la société et nécessite de poser un regard sur ce phénomène. Dans le même temps, il convient aussi de regarder comment ce phénomène surgit du côté des jeunes, de l'évolution des normes et – en tant que chrétien comment nous abordons ce sujet.



Du côté des jeunes

Pornographie, course à la performance, orientation sexuelle... La jeune génération est confrontée à une sexualité devenue anxiogène. « *Quelle est cette liberté, interroge la sociologue Thérèse Hargot, qui condamne à choisir en permanence son identité, ses amours, ses pratiques comme n'importe quel produit de consommation ? Dans la réalité, le sexe est devenu anxiogène et génère de la pression.* » Ainsi, les jeunes sont exposés de plus en plus tôt, de façon volontaire ou involontaire à des images pornographiques qui véhiculent une sexualité crue, déshumanisée, mécanique en principe réservée aux adultes et qui bouleverse leur imaginaire. Cela engendre un rapport à la sexualité qui est ainsi vidée de son sens.

Pour autant, les adolescents entretiennent un rapport très « fleur bleue » aux sentiments et sont poussés à se mettre en couple de plus en plus tôt. Cela engendre parfois une dépendance affective où le couple est vu comme « *refuge où chacun cherche surtout à se rassurer lui-même [...] et à l'intérieur duquel se développe une dépendance affective entraînant une perte de liberté* » souligne la sexologue. Elle souligne aussi la pression qui existe autour de l'orientation sexuelle alors que l'adolescence est justement « *un cheminement* », parsemé de ces doutes.

Dans ce cadre-là, le rôle de la famille est avant tout de préserver le jardin secret et la confiance envers les enfants. Il s'agit d'accompagner les questionnements existentiels, de poser des limites, d'aimer et de valoriser.

Aime et ce que tu veux, fais-le ! un regard de l'Eglise en dialogue

Dans un ouvrage paru en Avril dernier, « *Aime et ce que tu veux, fais-le* », la sexologue Thérèse HARGOT et l'évêque auxiliaire de Lyon, Mgr Emmanuel Gobilliard échangent un point de vue sans tabou sur l'Eglise et la sexualité.

Au départ de ce dialogue, une réunion de préparation du synode des jeunes où la question de la sexualité comme celle de l'affectivité n'est jamais évoquée dans les attentes des jeunes présents. Un tabou ?

Pas si sûr, car comme l'évoque Mgr Gobilliard, « *que nous le voulions ou non, la sexualité fait partie de notre nature, elle a une influence dans notre rapport aux autres, quels qu'ils soient, et même dans notre rapport à Dieu* »

Au-delà d'une réponse binaire permis/défendu, l'ouvrage montre ainsi, à travers la voix d'un évêque, une Eglise dans un dialogue et à l'écoute des préoccupations contemporaines, abordant les questions de célibat, de fidélité, d'abstinence, de contraception, etc.

La place de l'orientation sexuelle et de la « norme ».

Difficile de ne pas évoquer la question de l'orientation sexuelle et de la « norme » lorsqu'on parle sexualité. Dans cette optique, il convient de rappeler notamment quelques évolutions du droit qui en France déclassifie l'homosexualité comme maladie en 1981, reconnaît les couples de même sexe dans le cadre d'un partenariat civil en 1999 et le mariage en 2013 et la reconnaissance de l'homophobie comme discrimination en 2004. Ce mouvement s'accompagne par ailleurs d'une acceptation de plus en plus forte de la majorité de la société bien que perdure une homophobie importante, en témoignent l'augmentation des agressions à caractère homophobe ces dernières années. Ce mouvement, l'Eglise n'y est pas étrangère même si le mouvement de la « manif pour tous » contre le mariage homosexuel a pu diviser bien des paroisses. En 2018, un tiers des paroisses ont notamment mis en place des groupes d'accueils pour les personnes homosexuelles. Enfin, la transidentité qui est le fait d'avoir une identité ou une expression de genre différente du sexe assigné à la naissance a été retirée de la liste des maladies mentales en 2010 en France et la reconnaissance des personnes transgenres évolue positivement petit à petit aujourd'hui.

Au-delà de la famille, le rôle éducatif de l'école et des mouvements d'action catholique.

L'école a dans ses missions éducatives une responsabilité vis-à-vis de la santé des élèves et de leur préparation à la vie adulte dans une logique de complémentarité avec le rôle joué par la

famille dans la construction sociale et individuelle des enfants et adolescents. L'éducation à la sexualité, encadrée notamment par le code de l'école, s'inscrit ainsi dans une approche globale positive et bienveillante qui a 3 piliers :

- les questions biologiques et de santé publique (connaissances biologiques, prévention SIDA et IST, contraception, etc.),
- les questions psycho-affectives qui abordent notamment l'estime et la confiance de soi, la relation aux autres,
- les émotions et sentiments, l'identité sexuée, l'orientation sexuelle dans un cadre de promotion de la culture de l'égalité. Le dernier pilier est constitué autour des questions sociales (rôles sexués et stéréotypes, notion de consentement, éducation aux médias et à l'information, problématiques relatives aux violences sexuelles, à la pornographie ou encore à la lutte contre les préjugés sexistes ou homophobes). Cette éducation prend corps au sein d'un projet éducatif global, avec des logiques d'intervention en binôme, en prenant soin d'être dans une invitation au dialogue, en respectant la parole et le silence de chacun et en adaptant le vocabulaire au niveau de maturité des élèves.



Nos mouvements, en tant qu'acteur éducatif à part entière, ont aussi un rôle à jouer dans cette éducation à la sexualité, comme en témoigne ici une directrice d'un séjour de lycéens au MRJC. Récit :

« Le temps s'est déroulé en fin de camp, car les jeunes se connaissent mieux et sont donc plus à l'aise. Nous avons commencé par un petit temps collectif pour expliquer pourquoi nous proposons ce temps. Pour l'équipe d'animation, c'était important de proposer un espace de dialogue sur ce sujet, hors, école, hors famille, hors bande de potes. Nous avons ensuite fait

un genre de blind test. Ils devaient trouver tous les mots utilisés pour dire sexe masculin, sexe féminin, faire l'amour, etc. Ce temps permettait aux jeunes « de se lâcher » un peu avant de passer à du plus « sérieux ». Puis nous avons séparé le groupe en deux, les filles avec les animatrices et les garçons avec les animateurs. L'idée était de mettre des questions anonymement dans un chapeau à destination de l'autre groupe. Des questions sur la sexualité, la séduction, puis un autre chapeau qui était destiné à se poser des questions qu'entre filles ou qu'entre garçons. Les animateurs posaient aussi des questions s'ils le souhaitaient et étaient là pour faciliter, accompagner la rédaction des questions pour les jeunes qui en exprimaient le besoin. Après la phase de rédaction des questions, chaque groupe donnait son chapeau à l'autre. Chaque groupe répondait aux questions et préparait une restitution. On s'est ensuite retrouvé en grand groupe pour le retour des questions et des réponses aux chapeaux. Le lendemain, nous avons proposé un autre temps (le premier ayant duré plus de 2h30) pour que les deux groupes se retrouvent chacun de leur côté pour les questions qu'ils voulaient se poser entre eux. On a eu des retours très positifs des jeunes et ce format est bien adapté à des lycéens. Après l'animation, nous nous sommes toutefois posé la question de séparer les filles et les garçons, car cela induisait la « norme » de l'hétérosexualité. Une réflexion qui a été renforcée par le fait que nous n'avons jamais parlé d'homosexualité dans les groupes... »

Parler de sexualité n'est pas simple et demande de se doter de repères qui aident à engager le sujet et à se donner un cadre de bienveillance et de respect. Nous avons donné ici quelques éléments de réflexion mais le sujet est seulement survolé. Nous accompagnons cet article de quelques références pour aller plus loin.

Pour aller plus loin, quelques lectures ...

Michel BOZON, *Sociologie de la sexualité*

Thérèse HARGOT, *Une jeunesse sexuellement libérée (ou presque)*

T. HARGOT et Mgr GOBILLARD, *Aime et ce que tu veux, fais-le !*

En BD : Féministes, récits militants sur la cause des femmes ou encore le vrai sexe de la vraie vie

HB